

UN RECORD



Rastus.—Je connais un individu qui a le souffle tellement fort qu'il renverse une bouteille rien qu'en respirant devant...

Jack.—Mon bon ! le cordonnier de chez nous, il souffle tellement fort, tellement fort qu'il perce le cuir avec son alène...

CARICATURE

Non, ils n'ont plus de crânerie
Aujourd'hui, nos jolis garçons,
Ils sont mornes, las de la vie...
Mais qu'ils ont donc bonne façon !
Quelle tournure,
Ces gringalets,
Quelle encolure,
Quels bons maris cela promet !

Le jeune homm' chic possède une canne
Enorme, qu'il suce en rêvant,
Le dernier model' de bécane
Qu'il faudra changer très souvent.
Chemise rose
Et col violet,
Beaucoup de pose...
Quels bons maris cela promet !

Convoler le plus tard possible
Ou bien épouser des écus,
Car, l'héritière est une cible
Et l'Amour est mis au rebut.
L'Amour ? ... Chimère !
Ah ! c'est complet,
Pleurons, ma chère,
Sur les maris qu'on nous promet !

L. DUNAUD.

Sa tête d'oiseau sort à peine
D'un faux-col étonnamment haut ;
Il se parfume à la verveine,
C'est, paraît-il, très comme il faut.
A la brasserie,
Il boit du lait
Pour l'anémie,
Quels bons maris cela promet !

Au bal, le jeune homm' chic s'ennuie,
Il trouve ça trop fatigant ;
Ne faut-il pas, ma chère amie,
Garder ses jambes pour l'entraînement ?
Au vélodrome
Il est parfait ;
Pauvre jeune homme !
Quels bons maris cela promet !

POUR QUELQUES-UNES

COLLABORATRICE

(Le secrétaire de la rédaction de la *Muse Gauloise*, Alcide Follebarbe, est, dans son bureau, en train de feuilleter un manuscrit, quand la dame d'Espouillac entre en coup de vent.)

LA DAME.—Vous êtes bien M. Alcide Follebarbe, rédacteur en chef de la *Muse Gauloise*.

FOLLEBARBE Précisément, madame.

LA DAME (avec élan).—Ah ! maître ! ah ! cher maître ! que je suis donc heureuse de faire votre connaissance ! Vous ne savez pas quelle joie c'est, pour nous autres lectrices de province, de contempler les traits des écrivains célèbres que nous adorons de loin ! Ah ! oui, de loin ! Telles que vous me voyez j'arrive d'Espouillac (Basses-Alpes), huit cent dix kilomètres ! J'ai fait ça pour vous voir. (Avec une émotion croissante). Ah ! maître ! ah ! cher maître !

FOLLEBARBE.—Je vous en prie, madame, ne vous trouvez pas mal. Nous ne sommes pas organisés pour ça : il n'y a pas de pharmacie. (La dame s'assoit).

LA DAME (plus calme).—Tout ce que vous écrivez, monsieur, me charme et m'enthousiasme à la fois. Vous êtes doué d'une telle sentimentalité ! Vos moindres lignes bercent l'âme et chatouillent le cœur !

FOLLEBARBE.—J'ai peu écrit, madame, et il y a longtemps. Mon œuvre se borne à un article de soixante-trois lignes sur les guanos péruviens.

LA DAME (vivement).—Je l'ai lu ! C'était spirituel, exquis, délicieux, savoureux...

FOLLEBARBE.—Ménagez vos adjectifs, madame. Je sais ce que c'est ; quand je cause avec le patron, si je les écoule d'un coup, après, je me trouve à court.

LA DAME.—Ah ! monsieur ! comme votre visage est bien celui que j'avais rêvé !

FOLLEBARBE (à part).—Voilà son accès qui la reprend !

LA DAME.—Tout me transporte en vous, jusqu'au son de votre voix.

FOLLEBARBE.—Je regrette de ne pas chanter, madame, je vous aurais régälée.

LA DAME.—Et votre revue, monsieur, quelle revue modèle ! quelle fascicule précieux ! quel recueil idéal !

FOLLEBARBE (à part).—C'est un accès chronique.

LA DAME.—Je raffole de votre *Muse Gauloise*. Je l'attends chaque semaine avec fièvre. Je cours au-devant du facteur et quand il me tend enfin ma chère revue, je l'embrasserais, cet homme !

FOLLEBARBE.—Heureux facteur ! Est-ce qu'il est jeune, madame ?

LA DAME.—Le sais-je ! Ai-je des yeux pour autre chose que ma *Muse Gauloise* !

FOLLEBARBE (avec une nuance de respect).—C'est donc à une abonnée que j'ai l'honneur de...

LA DAME.—Oui, monsieur, à une abonnée du premier jour, à votre première abonnée, et je m'en fais gloire !

FOLLEBARBE.—C'est facile à vérifier. J'ai justement là la liste des abonnés ; si vous voulez bien me dire votre nom...

LA DAME (inquiète et embarrassée).—Je vous avouerai que... que je ne me suis pas abonnée sous mon nom... mais sous le nom d'une jeune fille de mes amies. C'était meilleur pour vous ; ça vous faisait deux lectrices au lieu d'une ! Quel est le nom de votre première abonnée ?

FOLLEBARBE.—Saboulard.

LA DAME.—C'est ça ; je vous le disais ; c'est le nom de mon amie.

FOLLEBARBE (lisant).—Anatole Saboulard !... Votre jeune fille ne s'appelle pas Anatole ?

LA DAME (gênée).—C'est le nom de son mari... Cette jeune fille s'est mariée... à un homme de lettres !

FOLLEBARBE (lisant).—Anatole Saboulard, fabricant de chandelles, à Hazebrouck, département du Nord ! Hum !... Le Nord et les Basses-Alpes, ça ne se touche pas précisément, madame. Elle n'est pas votre voisine, votre amie ; vous devez recevoir votre numéro rudement en retard !

LA DAME (troublée).—Oh ! oui, j'en ai senti tout l'inconvénient... et je venais justement, en mon nom cette fois, prendre un abonnement de trois mois.

FOLLEBARBE (se levant avec empressement).—La caisse et le guichet d'abonnement sont au fond du couloir, à gauche... je vais vous y conduire.

LA DAME.—Certainement... Seulement... avant de prendre cet abonnement, je désirerais vous consulter, non à titre de lectrice, mais comme... comme débutante dans la littérature.

FOLLEBARBE (résigné).—Ah ! bon, c'est différent... Rasseyez-vous, madame.

LA DAME.—Merci, monsieur, je ne m'étais pas levée. (Pause. Elle tire des papiers de sa poche). Je vous apporte, monsieur, le fruit des méditations et des longues rêveries d'une âme tendre qui, douloureusement meurtrie par la vie, s'est, comme une sensitive, repliée sur elle-même, et qui...

FOLLEBARBE.—Ne me racontez pas tout ça, madame, écrivez-le : ça vous fera une préface. Passez-moi cela. Rien qu'à votre prose, on sent que ce sont des vers.

LA DAME (lui tendant le manuscrit).—Je ne vous soumetts pas ces faibles essais dans le fol espoir que vous les publierez et que je verrai du coup mon pauvre petit nom de poétesse ignorée figurer parmi les noms si justement populaires de vos collaborateurs célèbres, illustres, immortels ! Je ne veux que votre avis... Oh ! pas même vos conseils. (Humblement). J'implore votre indulgence. (Haussant insensiblement le ton). Et à cette indulgence j'ai peut-être quelques droits. Je parle beaucoup de votre

OUI, POURQUOI ?



Le médecin.—Non, mon ami, vous ne mourrez pas, loin de là.

Le malade.—Ne cherchez pas à me tromper. Si je ne suis pas pour mourir, pour quoi donc ma femme est-elle si joyeuse ?